

Roger Dubuis

ALLOCUTION DE CLÔTURE

La recherche d'un équilibre harmonieux, aussi indispensable à l'organisation d'un colloque qu'à la construction d'un édifice (mais un colloque n'est-il pas, aussi, un édifice?) aurait voulu qu'à l'allocution d'ouverture et à l'adresse inaugurale on vît répondre une adresse terminale et une allocution de clôture et que les ouvriers de la première heure fussent aussi ceux de la dernière heure... Forts de l'autorité que leur confèrent leurs titres respectifs, le président du colloque et son maître d'oeuvre, faisant pour une fois front commun, ont estimé, avec une perfidie que même son efficacité ne saurait justifier, que pour embrasser d'un seul regard la richesse foisonnante de notre colloque il fallait nécessairement faire appel à un oeil neuf, celui d'un non spécialiste. En d'autres termes, on avait besoin d'un financier, on fit comparaître un danseur... Voilà pourquoi et comment je me retrouve, en ce moment, revêtu de l'écrasante responsabilité de devoir tirer le bouquet de notre feu d'artifice.

Une chose est de participer à un colloque et de présenter à un auditoire, dont la sympathie est acquise d'avance, une communication sur un sujet que l'on a choisi soi-même. Autre chose est de prétendre tirer une conclusion d'ensemble qui soit à la fois simple et nuancée, ouverte sur tous et fermée sur elle-même. Une telle entreprise exige de celui qui a le front de vouloir la mener à bien de grandes qualités de synthèse et d'analyse, une grande rigueur intellectuelle aussi, mais mâtinée d'un zeste de diplomatie... Me sachant indigne d'avancer mes pas sur cette voie royale - que d'autres, ici-même, auraient pu emprunter - je me suis cru autorisé à suivre une voie plus mode-

ste, mais plus sûre à mes yeux, celle de la philologie. La seule, au fond, à laquelle doit répondre une allocution de clôture peut se formuler aisément: avons-nous fait un bon colloque? En bonne logique, cette question en appelle une autre ou plutôt présuppose une définition: qu'est-ce qu'un colloque? Le mot lui-même a le mérite de la limpidité: "colloque", "colloquium", c'est la référence conjointe à deux notions, celle de la parole et celle de l'unité. Sur le premier point, l'évidence est là: nous avons beaucoup parlé et j'ajouterai aussitôt beaucoup écouté et, sans doute aussi, beaucoup appris. Mais avons-nous atteint cette unité qui fait que les petits ruisseaux et les grandes rivières aboutissent toujours au fleuve, même si celui-ci finit toujours par se perdre dans la mer? L'image est classique, mais elle me paraît quelque peu gratuite. Bien préférable, à mes yeux, est une comparaison empruntée au monde de la musique. Pour constituer un orchestre, est-il indispensable de réunir beaucoup de solistes de qualité? Chacun sait bien que l'orchestre, c'est d'abord un chef. C'est lui qu'on rencontre toujours et partout: il conçoit, il surveille, il dirige, il réalise. Et ce chef introuvable, nous avons eu la chance de le trouver en la personne de notre ami Kazimierz Kupisz. Grâce lui en soient rendues ici, même si cet éloge s'assortit aussitôt de l'expression d'un regret: combien aurions-nous aimé le voir abandonner un instant son pupitre pour venir, parmi nous, jouer sa propre partie...

Notre regret, sur ce point, est d'autant plus vif que, dans son allocution d'ouverture, loin de se borner à présenter aux participants les traditionnels souhaits de bienvenue (et plus d'un ici sait d'expérience qu'en Pologne ce n'est pas une simple clause de style) il est parvenu, reprenant le thème du colloque en une analyse aussi précise qu'éclairante, à le situer dans une perspective qui mettait en évidence son sens et sa portée. Il revenait à notre président d'honneur, Robert Aulotte, dans son adresse inaugurale, de rendre à Kazimierz Kupisz l'hommage que méritaient les efforts chaque jour déployés pour que nous puissions nous retrouver à Łódź et d'exprimer aussi la tristesse que chacun ressentait en évoquant le souvenir des collègues disparus. Mais, pour n'être point en reste avec notre hôte, il entra lui aussi dans le vif du sujet, montrant clai-

rement combien, derrière les deux noms de Ronsard et de Kochanowski, apparaissait la riche complexité d'un monde de poésie que l'on n'a pas fini d'explorer et de découvrir... Ainsi donc, dès le début, le ton était donné et nous savions tous, intervenants ou auditeurs (distinction qui ne permet pas de conclure hâtivement que les intervenants ne sont pas aussi des auditeurs) ce que l'on était en droit d'attendre de nos communications et de nos débats. Il ne s'agissait pas de tisser un *network*, eût-il les chatoyantes couleurs des châles en Pologne, par la simple juxtaposition de témoignages, ici sur Ronsard, là sur Kochanowski. Le sujet du colloque était bien "Ronsard et Kochanowski" ou comment la lecture, chaleureuse, certes, mais aussi exigeante et perspicace de deux poètes éminents, deux contemporains dont la renommée, pour l'un comme pour l'autre, ne se limitait pas à un seul pays d'origine, peut permettre de mieux approcher la poésie du XVI^e siècle et, à travers elle, la poésie tout court. Eh bien, au terme de ces trois journées de travail collectif et, pour moi, secrétaire désigné, d'une attention de tous les instants, je crois pouvoir affirmer, sans avoir le moins du monde le sentiment de travestir la réalité ou de pécher par orgueil, que nous avons atteint le but qui nous avait été si clairement exposé dès notre entrée en loge. Bien que je vous sache tous intimement persuadés de la pertinence et de l'évidence de mon propos et que, par voie de conséquence, vous soyez tout disposés à me faire grâce de ma démonstration, il serait tout à fait indécent, de ma part, de chercher à me soustraire à cette "obligation"; c'est, je crois m'en souvenir, le terme même qu'employa notre maître d'oeuvre lorsqu'il me confia ce qu'il appelait aussi "l'honneur de tirer une conclusion". Dans tous les bons manuels de rhétorique, lorsqu'il est question de l'art de conclure, apparaît une règle d'or qui n'est pas un conseil, mais une interdiction: une conclusion ne doit jamais être la simple répétition du développement auquel elle met un terme. Et il est bien vrai qu'en la circonstance, si l'on veut rester dans le domaine de la rhétorique scolaire, ce que l'on est en droit d'attendre, ce n'est pas une contraction de textes, mais un commentaire composé. Parfaitement conscient de cette nécessité, j'ai cherché un plan me permettant de situer chaque communication dans un ensemble lo-

gique et cohérent et il m'est aussitôt apparu que, tout naturellement, deux axes permettaient de regrouper les interventions: d'un côté, celles qui, sur tel ou tel point, esquissent ou proposent une étude conjointe de Ronsard et de Kochanowski, d'un autre côté, celles qui, par une approche précise de l'un ou l'autre de nos deux poètes, apportent un matériau déjà très élaboré, d'autant plus facile à intégrer, par la suite, à une étude comparée des deux poètes que c'est précisément dans cette perspective que chaque étude a été conduite. Si un tel plan peut permettre, dans sa simplicité, de rendre compte de toutes les interventions, n'apporte-t-il pas déjà, par lui-même, une première preuve de l'unité, donc de la réussite de notre colloque?

L'exposé de notre collègue Monsieur Falicki, consacré aux débuts des études comparatistes et à leur modulation, a fait beaucoup plus que tenir les promesses de son titre; non seulement il a parfaitement analysé les rapports entre les deux hommes: une parenté psychologique et une similitude de mentalité, en mettant l'accent sur l'idée que Kochanowski se faisait de Ronsard: un poète national, plus encore qu'un grand poète, mais, dépassant ce cas particulier, il a rendu tangible le problème des rapports, au XVI^e siècle, entre l'idée de nation et celle de patrie, évoquant finalement les difficultés que ne manque pas de connaître la recherche d'une expression patriotique par delà l'éloignement historique.

Le choix qu'avait fait J. Starnawski: *Kochanowski au pays de Ronsard* pouvait avoir toutes les apparences d'une gageure, car, il faut bien l'avouer à notre courte honte, Kochanowski n'est pas un des auteurs les plus familiers aux Français et notre curiosité avait quelque mal à ne pas se teinter d'un certain scepticisme. Or, avec une érudition qu'on ne saurait prendre en défaut et un souci du détail aussi précis que nuancé J. Starnawski a tout simplement appris à ses collègues français ce qui se passait en France. Je m'associe chaleureusement au vœu exprimé à l'issue de son intervention de voir le texte intégral de sa communication publié dans les Actes de notre colloque. Nous l'attendons.

Il nous fallait aussi une comparaison plus directe, en quelque manière plus spécialisée, entre les deux poètes. On ne peut

pas ne pas associer ici deux communications, différentes, mais complémentaires. Pendant que Madame Komornicka comparait l'image du souverain idéal d'après Ronsard et Kochanowski, comparaison que l'appui d'excellentes lectures et une judicieuse mise en perspective historique rendaient plus éclairante encore, K. Antkowiak, dominant l'inquiétude d'une imminente soutenance de doctorat, confrontait les textes eux-mêmes, joignant la finesse de la lecture à la rigueur du choix. Rendons hommage à Kazimierz Kupisz d'avoir su placer l'une à la suite de l'autre ces deux communications qui illustraient si bien, à propos de notre thème de réflexion général, les heureux effets d'une collaboration entre la synthèse et l'analyse.

Les communications dans lesquelles n'était pas délibérément abordée l'étude comparée de Ronsard et de Kochanowski ont su trouver dans l'élargissement ou l'approfondissement de leur sujet une juste compensation à leur limitation à un seul poète. Prétendre utiliser ce critère de regroupement est, sans doute, téméraire; téméraire et injuste, car cela laisserait supposer que l'élargissement et l'approfondissement s'excluent nécessairement. Aussi, me semble-t-il préférable de ne proposer qu'un plan qui se maintienne sagement dans la sécurité des catégories traditionnelles, même si l'on a parfois tendance à les gratifier de l'infamante épithète de "scolaires": la biographie, les œuvres et les thèmes, la technique...

Parler, dans le premier cas, de "groupe" est excessif, dans la mesure même où la communication présentée, *Ronsard et La Boétie*, était la seule de son espèce. Dominant avec une souriante et ferme autorité une impressionnante somme de faits (éclairée par un schéma dont l'apparent hermétisme ne résistait pas à une lecture attentive), Madame Ishigami-Iagolnitzer a très vite dépassé le stade de l'anecdote ou du petit fait vrai pour poser les problèmes politiques de la royauté et envisager leur prolongement littéraire naturel dans la *Franciade*.

Le thème central de réflexion retenu par Gabriel Pérouse, celui de la mort, lui a permis de montrer, sur un cas particulier, comment, chez Ronsard, une évolution s'esquisse, puis se développe, sans qu'il y ait jamais solution de continuité. A travers l'évocation de la doctrine chrétienne de la mort on sent le frémissement d'une âme païenne antique, car chez Ronsard

l'homme et le poète ne sont qu'une seule et même personne. Ainsi l'histoire d'amour est-elle arrachée à la temporalité et la mort sentie comme une libération du désir. Insensiblement le lecteur, attiré par le pathétique d'une émotion vécue, se trouve devant une oeuvre d'art, fruit d'une maîtrise poétique très élaborée, mais dont la discrétion n'efface pas la présence de la vie.

L'exposé de Robert Aulotte venait tout naturellement s'inscrire dans une perspective chronologique puisque c'était à une analyse des rapports de Ronsard avec Hélène qu'il nous invitait sur un rythme ternaire *Brûler, braver, briller*. La continuité chronologique est aussi une continuité de l'évolution. A partir d'un épisode vécu et en référence constante aux textes eux-mêmes, lus avec autant de finesse que de rigueur, Robert Aulotte a mis en lumière la dialectique du jeu et de la confession. L'aventure personnelle, devenue prétexte à un développement littéraire lorsqu'elle rencontre un thème littéraire: la puissance destructrice du temps, auquel elle rend une vie nouvelle, se transforme en une contribution à l'éternel procès de l'amour.

Retenu loin de nous par des problèmes familiaux, Roland Antonoli a pu, cependant, nous faire parvenir le texte de sa communication qui nous proposait une orientation tout à fait différente: Ronsard et la danse des Grâces. La notion même de danse, est, pour Ronsard, à la fois un motif privilégié et un signe. Le motif, essentiellement plastique au départ, s'enrichit par les effets de la lumière - le jour et la nuit - et ceux de la musique pour s'épanouir dans l'évocation des figures de la danse. Mais la danse elle-même, à travers le corps de la danseuse et grâce à lui, devient le symbole de la métamorphose, pureté d'un acte qui s'inscrit ainsi dans la lente et difficile conquête de la beauté.

Porteuse du souriant message de la sagesse grecque, Madame Christodoulcu s'est attachée à nous donner l'image, colorée et lucide, d'un personnage qui, en bonne logique, aurait dû s'appeler Hermès, mais qui est resté Mercure, Mercure figure divine et humaine. Loin de se contenter de suivre une tradition déjà riche Ronsard - et son cas a ici force d'exemple - l'a encore enrichie en multipliant les emprunts à d'autres légendes et cet-

te complexité du personnage n'est pas sentie par Ronsard comme l'effet d'un fâcheux hasard, ni comme un obstacle, mais est la raison même d'exister de ce héros, inépuisissable dans cette ambivalence (est-il homme? est-il dieu?) qui a souvent les mérites et les ressources de l'ambiguïté.

De la Grèce antique au Moyen Âge français il n'y qu'un pas (c'est toujours le pèlerinage aux sources) que nous avons franchi avec la communication consacrée à la place de la *Franciade* dans la tradition narrative française. Il ne s'agit plus là de continuité de l'homme, ni du siècle, ni de continuité avec la Grèce et Rome, mais de continuité avec le passé immédiat. Contrairement à ce qu'il a écrit lui-même et à ce que des critiques se sont plu à répéter, Ronsard n'est pas nourri de grec et de latin. Il connaît fort bien le récit médiéval, en particulier celui du XV^e siècle, et si la *Franciade* a sa place dans la tradition narrative française, elle ne s'inscrit pas dans la descendance des vieilles chansons de geste, mais dans celle des romans et des mises en prose. Là sans doute faut-il chercher les causes de son échec relatif.

J'ai deux raisons de conclure cette revue des communications consacrées aux oeuvres et aux thèmes par celle que nous a proposée W. Pietrzak: *Les Hymnes des Quatre Saisons de Ronsard*. La première, c'est la grande richesse de cet exposé (témoignage supplémentaire de la délicatesse de l'accueil polonais) dans lequel se mariaient une analyse des plus lucides du genre lui-même, considéré depuis ses modèles antiques, avec le remplacement du personnage du dieu par celui du roi, des remarques pertinentes sur les problèmes relevant de la structure et une étude tout à fait convaincante des textes eux-mêmes, brillante justification des conclusions avancées. Mais comment ne pas voir - et je vois là, en même temps que la seconde raison que j'annonçais il y a peu une excellente transition avec la partie suivante - que cette approche stylistique était déjà une ouverture sur les problèmes de technique?

Si l'on peut refuser d'accorder à Edgar Pich le titre de "profane" qu'il a revendiqué d'entrée de jeu, on ne peut, en revanche, lui contester le mérite d'avoir proposé la plus large ouverture avec sa communication sur la poétique du sonnet de Ronsard à Heredia. Il nous a, certes, annoncé qu'il poserait plus

de questions qu'il n'apporterait de réponses. Mais il y a des cas où le seul fait de poser une question - ou plutôt la question - est déjà un moyen de faire avancer la débat. Intégrer les problèmes techniques du sonnet ronsardien et aussi du recueil de sonnets à la grande histoire de la poésie qui est inspiration, mais aussi savoir-faire, fût-ce sous forme interrogative, ou poser le problème du réel et de l'imaginaire dans les recueils du XVI^e siècle, pour peu que vienne l'éclairer la référence aux oeuvres du XIX^e siècle, c'est plus que montrer une voie à suivre, c'est déjà suggérer une réponse.

Mademoiselle K. Wojtynek, enfin, nous a présenté, avec sa modestie habituelle un exposé qui, sous son titre très technique *L'aspect phonique du vers ronsardien* nous a conduits fort loin dans la connaissance de la poésie ronsardienne, bien au delà de la seule poétique. Si, en effet, ses analyses de l'assonance, de l'homophonie, des vers blancs ou du jeu sur les suffixes (et j'en passe, des meilleures moi aussi) montraient une parfaite connaissance du jeu technique (n'y avait-il pas le sévère recours aux statistiques?) elle a remis cette technique à sa véritable place, celle d'un auxiliaire, puissant et indispensable, mais un auxiliaire au service d'un idéal, la poésie. La réhabilitation du droit à la sensibilité, fondée sur une étude aussi rigoureuse qu'elle vient couronner, n'est-ce pas une définition de la poésie tout court?

Me voilà donc parvenu au terme de l'honorable pensum dont m'a gratifié l'amitié de Kazimierz Kupisz. Alors que je devrais m'adresser à vous avec la satisfaction du travail accompli et la joie d'avoir surmonté l'épreuve, c'est d'abord un sentiment de déception qui m'envahit, la certitude de n'avoir pu mener à bien mon entreprise, car le plan que j'ai adopté n'est pas satisfaisant: aucune communication n'accepte vraiment de se classer sagement sous l'étiquette que je lui ai attribuée! Avoir prétendu imposer la rigueur d'une classification était sans doute une tâche hors de ma portée... Mais, une fois surmonté cet instant de découragement, une autre explication me vient à l'esprit qui a le double avantage de mieux rendre compte de la réalité des faits et de sauvegarder mon amour-propre. Si le plan était mauvais, ce n'est pas du fait de mon incapacité à maîtriser un ensemble, mais parce que l'entreprise était une authenti-

que gageure. Le foisonnement des communications et leur esprit d'ouverture, s'ils sont rebelles à une mise en fiche, sont aussi, et surtout, le témoignage tangible et irréfutable de la richesse et du succès de notre colloque et il n'est pas dans la nature d'une allocution de clôture d'être foisonnante...

Notre colloque s'achève. Pensons tous, avec notre fringant maître d'œuvre au prochain colloque. Mais, avant que nous ne nous séparions, j'aimerais dire un dernier mot, avoir une pensée chaleureuse pour ceux qui n'ont pu venir, une pensée émue pour ceux qui ne sont plus et enfin, puisque je vous ai demandé la permission de prononcer un dernier mot, que ce soit, pour dire ici à tous nos amis polonais notre profonde gratitude pour la généreuse chaleur de leur accueil, et ce mot, c'est le seul mot polonais qu'on ait absolument besoin de connaître quand on est invité en Pologne: *dziękuję*.